

Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO. LIMITED.

Adresse: 323 rue de Chartres, sous le pont de Bienville.

Publié au Post Office of New Orleans au Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. ON SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 50 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Table with 2 columns: Time (7h, midi, 3P.M., 6P.M.) and Temperature (58, 66, 68, 70).

LA Spéculation chez les anciens.

Dans le discours qu'a prononcé M. Roosevelt, samedi dernier, à la Nouvelle-Orléans, il a exprimé certaines idées qui ont paru très saines à tous. L'homme, a-t-il dit, dans ses relations avec son semblable, possède une autorité qu'il perd dans ses relations avec les syndicats. C'est alors, a ajouté l'ex-président, que l'Etat doit intervenir pour rappeler ces syndicats au sentiment de la mesure.

aussi, les orateurs s'émeuvent: Lyell demande la peine de mort "contre ceux qui, en pleine paix, infligent aux citoyens les rigueurs d'un blocus" et les villes nomment des "sitophylaxiques" qui devront assurer la vie à bon marché. C'est fonctionnaires ont de singulières méthodes: pour modérer les exigences du marchand de poisson, ils l'empêchent de s'asseoir et le conduisent en prison, si, dans une même journée, il baisse son premier prix.

PRESIDENCES.

Paris, 28 février: La chambre des Communes a récemment montré le respect qu'elle a de sa discipline et des prérogatives de son président en frappant d'exclusion un député qui avait accusé celui-ci de partialité. Un journal parisien a rendu compte de l'incident, mais, pour en comprendre tout le sens, il faut en préciser certains détails, il faut surtout le rattacher aux mœurs parlementaires anglaises en les comparant à celles des autres pays, dont elles diffèrent profondément.

devoir maintenir son opinion, écarter le speaker de partialité et déposer une motion de blâme, il fut très mal accueilli. Après un assez long débat, le premier ministre, M. Asquith, appuyé par M. Austen Chamberlain au nom des conservateurs, fit voter contre M. Ginnel une suspension de sept jours.

La majesté extérieure du speaker, affirmée par sa perruque poudrée, sa robe noire et son manteau d'hermine, est donc protégée moralement avec un soin jaloux, par l'assemblée qu'il préside. M. Lowther a de la chance, car beaucoup de ses collègues étrangers sont moins bien traités.

Je me souviens de l'épousement physique du président du Reichstag allemand lors de la discussion du tarif douanier, il y a quelque dix ans: le malheureux avait l'air de sortir des mains d'une bande d'apaches. Je me souviens aussi du président de la Chambre hongroise, abritant sa tête contre les projectiles qui pleuvaient de toutes parts: dictionnaires, encriers, porte-plumes.

Cette séance, parmi beaucoup d'autres, m'a laissé un souvenir vivant. La première victime du bombardement fut le président du Conseil, qui se trouvait à la tribune. Le ministre de l'Agriculture, à son banc, fut frappé ensuite. Mais le premier ministre n'avait reçu en plein front que l'annuaire du Parlement. Son collègue, moins favorisé, fut blessé par un grattoir et le sang inonda son visage.

On court chercher des médecins. En même temps on somma les coupables de se dénoncer. Ils le firent en se bornant à regretter "d'avoir exprimé trop vivement leur mécontentement". L'eau phéniquée, cependant, parfumaient les couloirs, et les pensements mettaient une note hospitalière sur cet incident parlementaire.

Je pourrais citer aussi les tumultes qu'ont eu à dominer M. Cannon, président de la Chambre des députés du Congrès à Washington, ou encore M. Goutchkof, président de la Douma. Je pourrais dénombrer les sonnettes brisées, depuis quinze ans, en notre Palais Bourbon, par MM. Deschanel, Bourgeois, Doumer, Brisson.

Les exécutions capitales du Nevada.

L'Etat américain de Nevada va, paraît-il, innover en matière d'exécution de condamnés à mort d'une façon qui n'est pas banale. Une commission du code vient en effet de présenter à la législature, avec toutes chances de le voir approuver, un projet de loi qui laissera le choix au condamné entre être fusillé, pendu ou empoisonné. Les condamnés pourront ainsi choisir le genre de mort qu'ils préféreront. Si le condamné n'a pas de préférences, il sera pendu ou fusillé; s'il désire s'en aller dans l'autre monde par le poison, le médecin lui mettra une dose d'acide prussique suffisante. Sur le façon de poison seront écrits ces mots: "Ici y a ici une quantité d'acide prussique suffisante pour causer

la mort instantanée. Vous êtes autorisé à l'absorber afin d'exécuter la sentence de mort prononcée contre vous."

Et en un rien de temps la justice des hommes sera satisfaite. On ajoute que la raison de cette loi est nécessitée par l'impossibilité actuelle de trouver dans l'Etat de Nevada un bourreau!

L'inventeur de "Neptune".

Paris, 2 mars:

Nous avons toujours quelque centenaire à célébrer, et, de ces centenaires, il en est pour tous les goûts, politiques, littéraires ou scientifiques. Le plus prochain est celui de l'astronome Le Verrier, et Le Verrier fut un savant considérable. Il élargit le domaine céleste en découvrant la planète Neptune, qui se trouve à un milliard de lieues de notre petite terre, et qui a quatre-vingt-quatre fois son volume. Ce fut une découverte merveilleuse, car elle n'était faite à l'aide d'aucun instrument optique. Cette planète, le calcul seul l'avait révélée, en se basant sur les lois de l'attraction. Et cela donnait vraiment l'impression du génie de la science.

De son cabinet Le Verrier avait annoncé que tel jour (ou plutôt telle nuit), à telle heure, une planète, encore inconnue, apparaîtrait. Et, au moment fixé par lui, dans la position indiquée par lui, les lunettes des observatoires, braquées sur le ciel, l'aperçurent. Il y avait de la beauté dans cette divination par les calculs astronomiques—le miracle par la rigueur du raisonnement. Quel orgueil était permis de méthodes qui perçaient ainsi les mystères du système du monde. Par le ciel, on pouvait la décrire, cette planète, dire la durée de ses saisons, son climat glacial, la longueur de sa vie, aussi sûrement que si l'on avait disposé d'instruments assez puissants pour la voir.

Cette prédiction—confirmée strictement—de Le Verrier avait de quoi frapper l'imagination. L'homme forçait le ciel à livrer ses secrets. Tout obéit qu'il fut, il semblait prendre possession de l'infini. Les revues de fin d'année de 1846 ne manquèrent pas de mettre Neptune à la mode, et l'on y vit la scène attendue de l'habitant de cette planète venant faire un petit tour sur la terre, ou qui était un prétexte à la satire de nos mœurs. On refaisait, avec des complaisances en plus et des plaisanteries un peu grossières, le conte de Voltaire, le voyage de l'habitant de Sirius. La frivolité parisienne s'empara aussi de la découverte du savant: il y eut des chapeaux à la Neptune, surmontés d'une manière de petit trident. Le vénérable dieu de la mythologie, qui baptisait l'astre nouveau, connut un regain de faveur.

Evidemment, l'inscription de Neptune dans la carte du ciel ne changeait pas grand'chose, pratiquement, au train des choses, mais c'était une des preuves les plus éclatantes de la sûreté et de la majesté de la science. Le Verrier fut dès lors illustre, et tous les honneurs vinrent à lui de toutes les académies de l'Europe. Ils furent même par infuser assez fiévreusement sur son caractère. Etranges contradictions! C'était un grand cerveau, on n'était pas une grande âme. Le Verrier, qui fut toutes les versatilités politiques, fut loin de pratiquer le beau déintéressé.

sement d'autres savants: peu d'hommes eurent une pareille avidité de titres, de fonctions, de privilèges.... On peut ajouter que peu d'hommes eurent bientôt autant d'ennemis.

Nommé en 1854, à la direction de l'Observatoire, Le Verrier e'y montra un tyran. Ingrat envers Arago, qui avait été son maître, il témoigna d'une mesquine jalousie à l'égard de ses collaborateurs les plus respectés et il les éloigna peu à peu. Lui qui avait fait faire tant de progrès à la science, il semblait l'enrayer. Son autoritarisme découragea les jeunes chercheurs, comme elle avait révoltés les maîtres, lassés par ses procédés de despote. Mais, sénateur de l'Empire, familier des Tuileries, représentant de la science officielle, il se croyait tout permis.

Il y eut, cependant, à la fin, un tel soulèvement contre lui qu'il succomba dans cette lutte, dans les premiers mois de 1870. On lui donna comme successeur un savant plus affable et surtout plus libéral, M. Delannoy. Dieu sait, cependant, si Le Verrier s'était défendu! Mais la levée de bouillie était trop forte et il eut l'humiliation de se voir relevé de ses fonctions.

Quand on se reporte aux journaux de l'époque, on voit qu'il était fort antipathique à l'opinion. "On en est fait, disait un chroniqueur d'alors, M. Le Verrier n'est plus; la pioche de la destitution a atteint ce savant monumental. Il jetait naguère des flammes; il n'est plus que "feu". M. Le Verrier." "Maître des astres, écrivait un autre, le dieu de Neptune avait fini par se croire le dieu du ciel!"

Il ne fut regretté que de quelques mondains, car—encore une transformation singulière chez lui—il donnait des fêtes brillantes à l'Observatoire, au détriment des travaux sérieux. Il est curieux de constater cette sorte de décadence d'un homme qui s'était élevé au premier rang, par une découverte admirable.

C'était mal le connaître que de supposer qu'il s'avouerait vaincu. O'est alors que la chute de l'Empire le rendit plus impopulaire que jamais, qu'il s'attacha à revenir au pouvoir astronomique. Il n'était pas de ceux qui se décident à accepter la retraite. Et il réussit, en 1873, à reconquérir ses fonctions. Il rentra en maître à l'Observatoire, comme par un défi, forcé, cependant, d'attendre un peu son absoluisme. Il put jouir quatre ans de cette revanche, jusqu'à sa mort.

Le centenaire de sa naissance donnait l'occasion de tracer un portrait assez partiel de ce savant, qui n'eut qu'une heure de génie, et l'exploita toute sa vie avec une sorte de rapacité. Après avoir abordé les plus hautes problèmes, il n'en eut pas la magnificence lyrique, et il ne songea plus, dans une très médiocre attitude morale, qu'à sa carrière.

—Qu'est-ce que cela! disait Renan, quand il s'agissait d'un événement qui causait grande émotion, qu'est-ce que cela, vu de Sirius!

Le Verrier ne s'appropriait jamais ce mot pour répéter, en collectionnant les dignités, les places, les honneurs que réclamait son insatiable ambition.

—Qu'est-ce que cela, vu du haut de Neptune!

ARRESTATION.

Oscar Terrell, alias Joe Leonard et Jno Barry, deux voleurs de profession, ont été arrêtés à l'angle des rues Royale et Iberville, hier soir, par les détectives Stubbs et Mellen.

Vagabond condamné.

John Matthew un jeune homme homme récemment arrivé de Cincinnati contre lequel une accusation d'effraction de domicile avait été portée par M. John E. Cheneville, 1715 avenue des Champs Elysées, a comparu hier matin devant le juge Aucoin et a été condamné à trente jours de prison.

Matthews, au moment de son arrestation, avait prétendu qu'il avait pénétré dans la demeure de M. Cheneville pour y demander une aumône.

FRACTURE.

Jesse Ryall, un ouvrier employé par le Dock Board, en travaillant sur un hangar au pied de la rue Fremière, hier après midi, est tombé à terre et s'est fracturé la jambe. Il a été pansé à l'hôpital.

MORSURE.

Charles Brown, un gamin de 12 ans, demeurant à Alger, se rendait à l'école hier matin, lorsqu'en passant à l'intersection des rues Eliza et Verret il a été mordu par un chien errant. La blessure de l'enfant a été cautérisée par le Dr Rupp.

INCENDIE.

A six heures, hier soir, une alarme a été donnée pour un feu découvert dans une bâtisse Avenue Carrollton, occupée par Lee Weber. Les dommages causés s'élevèrent à \$50.

Le procès en divorce des époux Hayes.

Le procès en divorce des époux Hayes, qui traîne depuis un mois

devant la cour civile de district, a été de nouveau renvoyé hier à une date indéterminée, par suite de l'absence des deux intéressés.

A LA BOURSE.

Les actions de la Louisiana National Bank de Baton-Rouge ont été admises à la cote de la Bourse aux Valeur de notre ville hier matin. Cette banque a été organisée dans le courant du mois d'octobre dernier avec un capital de \$150,000 et une réserve de 75,000 dollars.

THEATRES.

TULANE.

Il y avait foule hier soir à la représentation de "Where the Trail Divides" au Tulane et les applaudissements n'ont pas été ménagés aux interprètes, entre autres à M. Robert Edeson. Matinée aujourd'hui à prix populaires.

CRESCENT.

Un nombreux public a assisté hier aux deux représentations de "Polly of the Circus", la belle comédie dramatique jouée cette semaine au Crescent.

Mlle Ida St-Leon, qui tient le premier rôle, a obtenu un nouveau succès. Matinée demain.

ORPHEUM.

Le programme varié présenté cette semaine à l'Orpheum est excellent sous tous les rapports, aussi est-il naturel que la salle de ce joli théâtre soit comble à chaque représentation. Le clou du programme est incontestablement le numéro présenté par Mlle Annette Kellerman, la célèbre nageuse et plongeuse australienne.



Miss ANNETTE KELLERMANN. LA "DIVING VENUS", A L'ORPHEUM.

Feuilleton

—DE—

L'ABELLE DE LA N. O.

No 22. Commencé le 10 Dec. 1910.

LE GOUFFRE.

GRAND ROMAN INÉDIT

Par CHARLES MEROUVEL

TROISIEME PARTIE

LE MARTYRE D'UNE MERE

VII

UNE GAFFE

(Suite)

Quinolet se contenta de quinze mille francs en billets divers, qui formaient une masse respec-

table de papiers bleus.

—Monsieur le comte ne sait pas dit-il, ce qu'il va gagner à ce paiement. Pour qu'une roue tourne il faut qu'elle soit graissée.

Et ramassant sa provision, il ajouta: —Pour vous remercier je puis vous donner une bonne nouvelle. La personne que vous m'avez chargée de retrouver le sera sous peu, l'ai un tyran.

C'était inexact, mais on peut toujours entretenir un espoir dans l'âme d'un généreux oisif.

Les yeux de l'ancien lieutenant s'allumèrent d'un feu de joie.

—Vous ne me trompez pas? dit-il.

—A Dieu ne plaise! —Vraiment vous savez?... —Pas encore mais je brûle.... —Eh bien! ce jour-là je vous donnerai une belle somme.

—C'est donc une passion? —Une vengeance plutôt.... —Oh! il y a de l'amour. Raoul d'Andolle dit brusquement: —Je ne veux pas être lâché et je l'ai été.

Quinolet était devenu de belle humeur. Il demanda: —En courant deux lièvres à la fois vous ne craignez pas de les rater?... —Quels lièvres?... —Le comtesse et l'autre. —Proverbe stupide, dit le com-

te en haussant les épaules. Est-ce que vous avez vu des chasseurs, se contenter d'une pièce et d'un coup de fusil? Au revoir, monsieur Quinolet. Vous êtes graissés..... Roulez et bonne chance.

—A bientôt, monsieur le comte.

Le petit homme sortit. En passant sous le porche, il jeta un regard d'envie aux fenêtres de l'hôtel et songea: —C'est de ce côté, pas de l'autre, qu'il y avait un riche coup à faire!... Trop tard!... Et pourtant qui sait?... Il faudra voir....

Dans la rue il prit un fiacre et lui jeta son adresse: —Rue de Provence.

La porte du café Loret était ouverte.

Au coin de cette porte, à l'intérieur, un homme bien vêtu, grand et solide, brun, se tenait attentif, aux aguets, épiant la sortie de Quinolet dont il ignorait le nom et le métier, mais qu'il avait vu entrer à l'hôtel de Marans.

Asses-tôt sa tournure l'avait frappé.

Il s'était souvenu de certains détails dont le baron de Rouves l'avait entretenu le soir même de son départ, de ce clercyman, faux sans doute, que madame de Marans avait vu à Varèze et dont l'aspect l'avait inquiété.

Le portrait tracé par le comtesse était saisissant.

Tête étroite, striquée, comme le buste et tout le personnage, nez pointu, poils rares, regard oblique et sournois.

C'était bien ça. On ne pouvait pas s'y tromper, on l'explorateur de Varèze avait un sosie étrangement ressemblant.

Sans hésiter le Gascon prit son parti.

La gaffe de Laurent Quinolet qui s'était fait une industrie de son ancienne profession fut de ne pas se défier des concurrents qui lui pouvait avoir et des imitateurs qui voudraient user contre lui de ses procédés.

Il ne crut pas qu'on songerait à établir mine contre mine.

Il comptait sur le dédain des dames de l'hôtel de Marans pour de telles manœuvres.

Mais elles avaient trouvé un défenseur qui à leur lieu les employait pour elles.

Quinolet faisait suivre et fier les autres?

Ne pouvait-on pas le suivre lui-même?

—Tenez, mon cher, un léger supplément.

Il ajouta en plaisantant: —J'ai pu arracher quelques plumes à mon pigeon.

—Léquel?

—Un certain comte.... Dar à la détente, l'animal, mais il faucha qu'il marche ou....

—Quoi?

Quinolet n'entendit pas ou ne voulait pas entendre.

Pouvait-il avouer à son copain —suquel, d'ailleurs, il faisait si maigre part— que depuis quelques instants il méditait de changer son fusil d'épaule et de tirer d'un même sac deux montures, c'est-à-dire de vendre ses services à la comtesse de Marans si l'ancien officier qu'il se proposait de saigner à blanc ne se montrait pas aussi large qu'il voulait.

Il dit seulement: —Je vais m'absenter quelques heures.... J'ai une affaire en vue, une belle....

—Parfait.

Quinolet s'éloigna en réfléchissant: —L'homme des montagnes n'est pas commensatif ce matin. J'aurais dû aller à la banque avant de rentrer au bureau. Il ne faut pas montrer à un chien le rôt dont on lui jette l'os.

Et il conclut: —Je suis un maître sot. Il s'en alla déposer ses fonds aux guichets du Crédit Lyonnais et déjeuner chez son amie.

Il n'était pas à cinquante pas de ses bureaux de la rue de Provence, lorsqu'un client bien nippé, confortablement couvert, d'un pardessus presque neuf, coiffé d'un chapeau de grande marque, se présenta dans son vestibule au moment où Loulu qui venait de discuter avec Bastoul le menu du déjeuner, allait le chercher chez le marchand de vins d'en face, et lui demanda: —Monsieur?... —Quinolet?... —Le patron de l'agence....

Oui.

—Sorti, monsieur.

—Ah! malheur.... Le client était évidemment contrarié.

Il fit un geste de mauvaise humeur et demanda: —Il n'a pas un secrétaire, un remplaçant?

—Si, monsieur.... Il y a M. Bastoul.

—Vous dites? —M. Bastoul, Pedro Bas-

—Tiens, un nom de Toulouse, un nom de la Garonne, des Pyrénées....

—Oui, monsieur, M. Bastoul est du Midi, du côté de Pau, de Bagères-de-Bigorre....

—Je puis le voir?

—Parfaitement.... Si vous voulez entrer?

Le client, c'était, on le devine, Michel Cazères.

Cazères avait suivi le fiacre de l'agent du comte Raoul d'Andolle.

Il était arrivé rue de Provence en même temps que lui.

Il avait payé son cocher et examiné les plaques de la maison où Quinolet était entré et il s'était dit: —Une agence, c'est mon affaire.

Alors il avait attendu quelques instants de l'autre côté de la rue, sur le trottoir et chez le marchand de vins en prenant, pour tuer le temps, une consommation sur le zinc, sans cesser de regarder la porte cochère de la vilaine maison où celui qu'il fliait avait disparu.